

« Touché ! » et « La fin de Brisius »

Deux nouvelles de Jonas Biliūnas

Jonas Biliūnas (1879-1907) est un grand écrivain lituanien du début du XX^e siècle. Quoique mort très jeune, il joua un rôle très important dans la littérature lituanienne, à l'instar d'Anton Tchekhov pour la littérature russe. Sa prose est lyrique aux intonations intimes. Ses récits se font souvent à la première personne, le style est limpide, les phrases concises. Il est également reconnu comme l'initiateur de la nouvelle psychologique en Lituanie. Ses œuvres sont traduites en russe, en polonais et en allemand.

Les deux nouvelles qui suivent, écrites en 1906, sont parmi les plus célèbres de l'écrivain. Elles paraissent pour la première fois en français, traduites par Isabelle Chandavoine-Urbaitis.

Touché !

C'était une petite chatte blanche. Tout son petit corps amaigri tremblait de froid et de peur ; tous ses poils, mouillés par la pluie et recouverts de boue, pendaient sales et hérissés. Je la trouvai dehors, près de la clôture, accroupie, recroquevillée et malheureuse. Elle m'avait vu, elle miaulait avec une voix si pitoyable et regardait avec des yeux, dans lesquels brillaient, et la peur, et l'espoir. Elle était encore si jeune mais si maigre ! Des gens l'avaient peut-être enlevée à sa mère, ils voulaient peut-être tout d'abord la mettre dans un sac et, après l'avoir portée à la rivière, la jeter à l'eau, mais ils l'avaient ensuite emportée dehors et l'avaient mise près d'une clôture, afin qu'elle ne retrouve plus la maison et crève de faim : il n'y avait déjà plus de place pour elle parmi les hommes, ce n'était peut-être pas le premier jour qu'elle était tapie là, affamée et gelée.

Mais est-ce que cela me regardait ? Puisqu'elle n'était nécessaire à personne.

Je me suis réjoui comme un chasseur après avoir vu un lièvre. Et j'étais habillé comme lui. J'avais mis l'arc sur mes épaules, je tenais les flèches à la main : je pensais être un vrai habitant des déserts américains décrit par Cooper. Bien qu'élève de deuxième classe²⁰, je me sentais comme un géant qui, semblait-il, n'aurait pas eu peur de rencontrer une meute de loup.

²⁰ Les Lituanien comptent dans l'ordre inverse du système français. La deuxième classe correspond au cours élémentaire.

Là, il y avait seulement une petite chatte toute maigrichonne.

Après avoir compté dix pas, je m'arrêtai, enlevai l'arc de mes épaules, tendis une flèche et commençai à pointer. Le malheureux animal me regardait avec des yeux tristes comme pour me demander ce que je faisais... et il attendit.

La flèche siffla dans l'air et je vis comment la petite chatte tomba soudain en roulant. Elle miaula très douloureusement et ses pattes commencèrent à trembler.

Touché ! Comme un vrai chasseur, je me rapprochai, mais je ressentis subitement un frisson au cœur et m'arrêtai étonné : le visage de la petite chatte était pénétré d'une douleur indicible, les yeux étaient à moitié fermés ; elle s'efforça de se dresser sur ses pattes de devant de toutes ses forces et elle commença à ramper en traînant son corps sur la terre : la flèche, fichée dans sa poitrine, suivait, et le sang coagulé coulait de la blessure en grosses gouttes noirâtres sur le sable.

Désespéré, ne sachant que faire, je me débarrassai de l'arc et des flèches et, sans me retourner, rentrai à la maison. Je sentais dans mon cœur une douleur et un poids : comme si un très grand fardeau oppressait ma poitrine.

J'ai eu le courage de sortir dehors seulement le troisième jour : la petite chatte gisait sur le dos, sans vie. À côté d'elle traînaient par terre l'arc et les flèches. Je les ramassai, les brisai en milles morceaux et les lançai au loin dans un champ. Seulement, je n'avais pas le courage de retirer la flèche, qui était enfoncée dans la poitrine de la petite chatte et qui maintenant ressortait.

Ce fut l'unique tir de ma vie. Mais inoubliable ! Je le porte encore aujourd'hui dans mon cœur.

La fin de Brisius

Près de la porte du potager, sur un énorme tas de teilles, est couché le vieux Brisius, au poil gris et à demi aveugle. Il semble qu'il voit encore, mais seulement comme à travers de la fumée, et très souvent, il ne reconnaît plus son maître. La vieillesse est difficile pour lui : il est oublié et délaissé de tous. Il sent bien lui-même qu'il est peu utile, bien qu'il fasse tout son possible pour l'être. Même s'il n'entend plus et que ses cils lourds plissent toujours ses yeux chiasseux, il éloigne de lui la somnolence et écoute. Tout en écoutant, il finit par somnoler... Et pendant son sommeil, il entend un bruit non loin, comme si quelque chose d'étranger venait... Le vieux Brisius se lève difficilement de sa couche et aboie d'une voix enrouée, endormie.

– Hé toi, le bigleux, arrête !... On ne reconnaît pas son maître, entend-il d'une voix connue.

Honteux, il montre une gueule édentée, gémit profondément, comme pour s'excuser, et, la queue basse, se blottit de nouveau sur sa couche.

Ce n'est pas la première fois que les sens trompent Brisius, cela lui fait honte. Souvent, dans la troba²¹, couché au milieu de la grande pièce, il rêve du voleur ou du loup qu'il poursuivait autrefois lorsqu'il était jeune, et il commence à les voir comme si ces ennemis l'observaient encore maintenant : il relève alors sa vieille tête et, comme s'il avait peur de quelque chose, il aboie à l'improviste : arf ! arf !

Et, soudain, à la place du voleur, il entend seulement des voix de tous côtés :

– Ah, c'est le bigleux ! Il perd complètement la tête.

Sans savoir où se mettre de honte, il se lève du milieu de la pièce et, la queue basse, il rampe sous le banc.

– Où te traînes-tu ? Vas-t-en ! lui crie-t-on dessus.

Brisius sort alors tristement par la porte.

Il a peur maintenant d'aller dans la troba. Il vaut mieux se coucher sur les treilles pour moins se fourrer dans les jambes des autres. La vérité est que c'est très bien dans la troba et qu'il fait bon d'être couché sous la table. Mais il ne peut déjà plus ronger les os, et il est difficile pour un vieux de se protéger des coups. Tandis qu'ici, par pitié pour sa vieillesse, on lui apporte parfois du gruaü à laper dans une gamelle, et parfois rien du tout. Affamé, il traîne partout pour chercher de la nourriture qu'il ne regardait pas auparavant. Il a une vieillesse si pauvre.

Lorsqu'il était jeune, il était fort et chéri de tous. Il ne pouvait alors se passer des gens. Les enfants jouaient avec lui, se promenaient avec lui en le faisant tirer un petit chariot : Brisius ne se fâchait pas contre eux

²¹ Maison paysanne en bois.

lorsqu'ils le frappaient, fort parfois, sans aucune raison. Il savait qu'ils étaient petits et faibles et qu'ils savaient si peu. Dans la troba, chacun l'appelait et le gavait de pain, les chasseurs l'emmenaient avec eux. Le gardien lui donnait même du fromage blanc pour qu'il reste chez lui et garde le troupeau. Les bergers jetaient une veste sur la tête de Brisius, quelqu'un se cachait et Brisius devait ensuite chercher. Il trouvait toujours, même quand celui-ci fût caché à une demi-verste sur la cime la plus haute d'un sapin. Il retrouvait sa trace, flairait l'arbre et, après avoir levé son museau en l'air, commençait à aboyer. Il ne partait pas tant qu'il n'était pas descendu. Après l'avoir vu descendre, il ne se tenait plus de joie, sautillait tout autour en gémissant et, au retour des bergers, tirait la langue, les regardait ainsi que les paniers : il savait qu'il recevrait sans faute un tout petit morceau de viande ou un croûton de pain. Pourtant les bergers l'ont oublié...

Le vieux Brisius est couché et il rêve. Il voit dans son sommeil les canards, tués par son maître, et il les ramène de l'eau. Il y a tant de canards, et ils sont si dodus ! Brisius ouvre les yeux et baille profondément en se les rappelant. Il est vraiment surpris de voir son maître devant lui avec une arme sur l'épaule. Il ne veut pas en croire ses yeux : il rêve probablement...

Il entend clairement qu'on l'appelle :

– Ici, Brisius, ici !

Il se moque probablement de lui, le vieux ? Pourquoi ?

– Ici, Brisius, ici ! appelle le maître.

Brisius montre les dents, comme s'il voulait sourire, mais n'arrive qu'à gémir.

– Ici, Brisius, ici !...

Il s'arrête à l'orée du bois. Brisius gémit craintivement et regarde son maître, comme s'il demandait pourquoi on l'a amené ici. Il voit celui-ci prendre l'arme de son épaule, s'éloigner de quelques pas et le viser.

Ce n'est pas possible ?! Brisius ne le croit pas. Son maître veut seulement l'effrayer. Mais pourquoi se moquer si horriblement d'un vieux ? Pourquoi ? De quoi est-il coupable ?... Brisius veut faire bonne figure, remue la queue, mais, de peur, s'assoit sur ses pattes arrières, et sur sa gueule, roulent des larmes chaudes, amères.

Soudain un coup de feu et un claquement horrible, puis il s'écroule transpercé de douleur. Les yeux entrouverts, il a juste le temps de voir son maître s'éloigner rapidement l'arme à la main.

Brisius a peut-être compris pourquoi son maître l'a abattu, mais il n'a pu comprendre pourquoi il s'est éloigné de lui en courant : en mourant, il voulait uniquement lui lécher les pieds une dernière fois.